

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 82 (1994)

Heft: 5

Artikel: Trois grandes dames écrivaient...

Autor: Colomb, Catherine / Bille, Corinna / Ansorge, Gisèle / Bugnion-Secretan, Perle

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-286862>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Trois grandes dames écrivaint...

A l'occasion du Salon du livre, Femmes suisses rend hommage à trois écrivaines qui ont marqué par leur style et par leur charisme l'écriture romande.

Catherine Colomb

Une enfance orpheline, déracinée. Une fillette qu'on n'aide peut-être pas à intégrer les valeurs du milieu où elle va être élevée. Une époque où les femmes sont «attachées par des élastiques trop courts». Un désir de fuite, de voyage jamais assouvi. Une réaction de révolte.

Les trois principaux romans de Catherine Colomb sont une longue recherche de la vie obscure qui a précédé cette enfance malheureuse. Elle poursuit son exploration à travers les souvenirs des souvenirs des personnages qui ont entouré son enfance, elle se souvient de ce dont ils se souviennent comme s'ils regardaient des photographies jaunies, déjà à demi effacées. Et les souvenirs s'égrènent, se chevauchent, apparaissent, disparaissent au hasard des incohérences de la mémoire, une mémoire non organisée dans l'espace et dans le temps. C'est un théâtre d'ombres, on en est à élaborer la pièce, les acteurs n'ont pas encore de profondeur, ils n'ont de présence qu'à travers la répétition de mots ou de gestes significatifs.

Les acteurs se meuvent cependant dans un décor familier à Catherine Colomb, qui en restitue toute la réalité. Il faut aimer La Côte, ce petit pays au bord du Léman, pour en dire comme elle les terrasses de vignes doucement étagées au-dessus du lac, les vieilles maisons, les tilleuls, les jardins fleuris et les vibrations de la lumière sur le lac.

Il y a parfois une légère écume blanche sur le lac, que Catherine Colomb appelle des «anges». Et quand il y a des anges, c'est qu'on va vers l'automne. Et vers le mauvais temps: la vigne est malade, les récoltes mauvaises, c'est aussi l'automne des familles, dont les membres sont sur la scène du théâtre d'ombres. Des familles déchirées par la jalousie, les guerres de succession, les mariages avec des étrangères qu'on refuse d'accepter. Cette petite société se transforme, se désagrège, est menacée de disparaître faute de savoir s'adapter aux temps mauvais. Les acteurs se retirent les uns après les autres, le personnage témoin dès l'enfance, le double de l'auteur, disparaît avec le bateau qui l'a accompagné toute sa vie.

Poétique faite d'opposition entre le vécu, le décor de la pièce, et le non-vécu, le non-dit, la nostalgie de ce passé des autres et le sien propre qu'on ne peut refaire. C'est une



Catherine Colomb, lors d'une séance de signature en 1964. Elle repose depuis le 13 novembre 1965 au cimetière de Jouxens (VD). (Photo César Rey)

création pure, d'une complète originalité, bien qu'on ait évoqué Virginia Woolf ou Proust ou Joyce. Catherine Colomb use d'une écriture très travaillée, qui témoigne de sa double recherche d'une identité et d'un espace de liberté.

Dans un cadre qui peut apparaître bien étroit, aussi géographiquement délimité que quelques terrasses de vigne entre leurs murs, Catherine Colomb a fait vivre dans le temps un groupe social semblable à tant d'autres: replié sur lui-même, imperméable au changement, sans autre issue devant lui qu'une disparition plus ou moins rapide. Un groupe social où la place faite aux femmes ne peut que les conduire à la révolte ou à la fuite.

Le titre de l'un de ses derniers fragments, «Vol de mouettes», témoigne de son

art pour trouver le mot ou le symbole évocateur, et son besoin d'évasion vers un ailleurs imaginaire. Je ne verrai plus à l'automne les vols de mouettes traverser mon ciel de La Côte du nord au sud, puis du sud au nord, au lac aux terres labourées, et des terres labourées aux rives du lac sans penser à Catherine Colomb.

Elle est morte au travail, et dans ses dernières phrases il y a toute la beauté des pages écrites dans la plénitude de la vie: *Le Figuier – Pourquoi est-ce que je m'arrête juste à cet endroit, sur ce qui était le petit mur, près du buisson de lauriers, à l'entrée, et moi j'attends, et les autres s'en vont, plus loin, pour toujours semble-t-il, des siècles en arrière, c'est que je vais mourir, tout s'arrêtera, la vie obscure, la vie obscure, voilà ce que je cherchais...*



S. Corinna Bille en 1942: les années cruelles où elle a désespéré de jamais trouver l'âme sœur.
(Photo Archives littéraires suisses)

Corinna Bille

Corinna Bille est «entrée en écriture» encore adolescente. *«Depuis l'âge de 15 ans, j'ai toujours été taraudée par le besoin et la nécessité d'écrire: Il fallait que je m'exprime. Quelle délinquante serais-je devenue si je n'avais pu le faire? Il y a au fond de moi toujours une révolte qui bout, une rage contenue, maîtrisée, mais qui me brûle.»*

En particulier, elle a éprouvé très tôt le besoin de raconter sa vie. Elle ne l'a pas fait, mais elle a laissé des milliers de notes, souvent précédées des mots *Pour Vie*. Elles ont permis à une chercheuse d'écrire ce que Corinna Bille avait déjà intitulé *Le Conte de ma Vraie Vie*. Non pas tellement ses souvenirs, mais sa vie profonde: désirs assouvis et inassouvis, rêves, frustrations et joies. Mais aurait-elle tout dit? Tout ce que ses notes permettent de dire? Elle avait, il est vrai, la volonté d'être transparente, sans peur d'appeler un chat un chat, sans peur de heurter son milieu par son comportement ou sa franchise.

Tel qu'il est aujourd'hui restitué, le «vrai conte» de sa vie est un livre qui permet à la fois de décoder ses écrits, profondément liés à ses expériences de vie, et un exceptionnel témoignage spontané, non transposé, sur sa vie de femme, dans sa totalité, entre les extrêmes du bonheur et de la souffrance.

Comme son père, très grand seigneur et véritable don juan «au cœur innombrable», peintre et écrivain, Corinna a aimé la vie sous tous ses aspects, elle a été hantée par le désir d'amour et d'enfants et par le besoin d'écrire. Et comme sa mère, «bergère» du village valaisan de Corin sur Sierre (dont elle a tiré son nom de plume), elle a été hantée par la recherche d'une certaine innocence.

Dès son enfance, elle a rencontré des gens de haut niveau intellectuel. Elle a été une lectrice impénitente. Mais si intéressante que soient les notes où elle parle de son

«métier» d'écrivaine, ce qui est émouvant, ce sont les notes où elle raconte sa vie de femme. Les frustrations d'un mariage blanc, les années cruelles où elle a désespéré de jamais trouver l'âme sœur, jusqu'à la rencontre avec Maurice Chappaz. Les années difficiles encore, où elle a été partagée entre son amour pour son mari et les divergences entre leurs façons d'aimer et de le montrer. Années difficiles aussi parce que, faute d'argent, faute de temps, faute de l'aide nécessaire, faute d'une «chambre à soi», elle a eu de la peine à assumer ses rôles d'épouse et de mère tout en essayant de se retrouver elle-même pour assouvir la nécessité d'écrire.

Elle avait besoin de la nature, découverte comme enfant entre Sierre et la forêt de Finges. Pour elle, le Valais est un «absolu». Mais elle n'a rien de provincial; elle a aimé

Zurich et Paris, la mer, Moscou, l'Afrique. Elle a aimé voyager. C'était parfois presque une fuite, comme parfois la maladie a été aussi pour elle un refuge. Et la recherche d'une foi véritable au-delà de la seule pratique religieuse. Ce n'est que tard qu'elle a connu le bonheur, à travers la reconnaissance de son talent et de la valeur de son œuvre, par l'apaisement d'une vie conjugale plus équilibrée, par la jouissance, enfin, d'une «chambre à soi». Elle a même connu la joie d'être grand-mère.

Entre-temps, maladies et rêves, ceux-là souvent prémonitoires, ont trahi l'effort qu'elle faisait pour vivre ce que la vie lui imposait. Mais c'est de cette vie qu'elle a tiré le meilleur de son œuvre, comme l'exprime si bien Maurice Chappaz: «La littéralité du visible et l'invisible au tournant nous happent le souffle. Le cri se fait source. Pourquoi cette violence ou cette sincérité à double tranchant?»

Gisèle Ansorge

Le Jeu des Nuages et de la Pluie est le dernier livre que Gisèle Ansorge a encore eu la joie de voir sortir des mains de son éditeur, dans une présentation d'une qualité aujourd'hui trop rare.

Le titre est une formule chinoise, discrète et symbolique, pour désigner les jeux de l'amour. Sous une forme pudique, ils apparaissent occasionnellement dans les douze contes qui forment ce petit volume.

L'image de la couverture est tirée d'un des films d'animation que Gisèle Ansorge et son mari ont réalisés selon une technique mise au point par eux et qui leur ont valu une réputation internationale: faire mouvoir avec un pinceau, de proche en proche, des grains de sable, Gisèle dessinant les figures et son mari les filmant. Deux ans de travail



Le 17 décembre 1993, Gisèle Ansorge quittait ce monde. Elle venait de mettre un point final à son dernier roman, *Les Larmes du Soleil*.
(Photo Horst Tappe)

pour une bande de dix ou douze minutes. Interrogée par Bertil Galland, Gisèle Anserge a expliqué qu'elle a abandonné les films pour écrire à cause de «la supériorité du livre sur l'image: les gens lisant greffent une part de leur propre imagination sur mes pages». Sur le livre des contes, ce diable cornu tentant de s'emparer d'une jeune fille, c'est la lutte du bien et du mal. Dans tous les contes, en dehors de tout moralisme, il y a en effet une recherche de la limite entre le bien et le mal – «Vertueuse à ce point, c'est un vice!» – entre l'idéal et la réalité, l'apparence et la vérité, l'absolu du rêve et l'imperfection du monde. Cette recherche se joue à travers le symbolisme des pierres précieuses, dont l'influence fait basculer la situation de départ. Une pierre différente est au centre de presque tous les contes. C'est un jeu d'alchimiste. On comprend que ces contes sont contes pour adultes, comme tous les vrais contes d'auteurs, ceux de Ma Mère l'Oie ou ceux de Grimm comme ceux de Gisèle Anserge. Ils sont souvent cruels, pleins de clins d'œil ironiques. On parlerait de cynisme si ce n'est que l'auteure veut dénoncer l'hypocrisie où qu'elle se rencontre.

Chaque conte est situé dans un contexte historique ou culturel différent, qui peut aller du Moyen Âge occidental à la Chine. La fantaisie de Gisèle Anserge repose sur une documentation très poussée, et le langage est chaque fois adapté au contexte, bien que simple et dépouillé de pédanterie. Elle aime jouer avec les mots, et les rencontres ou les oppositions culturelles l'intéressent... Remarquable présentation d'un imaginaire qui confine parfois avec l'onirique, dans un cadre qui crée l'illusion de la réalité.

Quand on lui demande pourquoi il y avait de la cruauté dans les écrits des femmes,

comme dans les siens, elle a expliqué «qu'une femme qui écrit ou qui dessine craint de tomber dans la mièvrerie. Il se peut qu'actuellement nous forçons un peu dans la direction opposée. Nous ne voulions pas qu'on nous confine dans le tendre et le maternel. C'est pourquoi on tape fort.»*

Après de nombreuses pièces radiophoniques, des scénarios de films d'animation, deux romans qui ont eu du succès, et son livre de contes, Gisèle Anserge a pu termi-

ner à la veille de sa mort son ultime écrit. Il sera intitulé *Les Larmes du Soleil*, ainsi qu'on appelle les pépites d'or qui brillent dans les rivières. Il se situera au Pérou au temps des Incas. Le livre paraîtra en automne, grâce aux soins attentifs de l'éditeur Bernard Campiche. Ce sera son dernier récit.

Perle Bugnion-Secretan

* *Le Nouveau Quotidien*, 8 mars 1992.

A lire

■ **Catherine Colomb**, *Œuvres complètes*, Ed. Age d'Homme, 1993.

Les trois volumes comprennent

– les trois romans *Châteaux en Enfance*, 1945; *Les Esprits de la Terre*, 1953; *Le Temps des Anges*, 1962;

– deux introductions de Gustave Roud et de José-Flore Tapy;

– un premier essai romanesque publié sous le pseudonyme de Catherine Tissot, *Pile ou Face*; Catherine Colomb s'en est distancée, il n'est pas encore écrit dans le style qu'elle a adopté plus tard, mais il contient déjà les mêmes thèmes;

– un récit posthume, *La Valise*, récit d'un suicide;

– quelques textes parus dans des revues;

– Les Royaumes combattants, roman encore en travail et inédit.

Cette édition des œuvres complètes permet de mesurer l'importance de l'œuvre de Catherine Colomb. Elle avait été distinguée entre autres par le Prix du livre vaudois et par le Prix Rambert en 1962.

■ **Livre-Favre**, *Catherine Colomb*, Editions universitaires Fribourg, 1993

Ce bref essai, repris d'une thèse de la Faculté des lettres de Genève en 1972, est une excellente introduction à la lecture de Catherine Colomb. Il est accompagné d'un carnet de 16 pages hors texte de photographies, et d'un choix de textes de Catherine Colomb.

■ **Le Vrai Conte de ma Vie**. Etabli et annoté par **Ch. P. Makward**, Ed. Empreintes, Lausanne, 1992.

■ **Le Jeu des Nuages et de la Pluie**. **Gisèle Anserge**. Ed. Campiche, Yvonand, 1993.



La Faculté de Médecine de l'Université de Lausanne met au concours le poste de

**professeur ordinaire
chef du Service de Chirurgie
cardio-vasculaire
au Centre Hospitalier
Universitaire Vaudois**

Ce chef de service aura la responsabilité
- d'assurer le bon fonctionnement du

Service de Chirurgie cardio-vasculaire

- d'assurer les prestations cliniques du service
- d'enseigner la chirurgie cardiaque et vasculaire thoracique
- de développer une recherche en chirurgie cardio-vasculaire.

Faire acte de candidature avec curriculum vitae et liste des publications scientifiques jusqu'au 1er juin 1994 auprès de Monsieur le Professeur C. Perret, Doyen de la Faculté de Médecine, Rue du Bugnon 9, CH - 1005 Lausanne.

Le cahier des charges peut être obtenu à la même adresse.

Soucieuse de promouvoir l'accès des femmes à la carrière académique, l'Université encourage les candidatures féminines.



L'Institut de police scientifique et de criminologie met au concours le poste de

**professeur-e associé-e
de criminalistique**

Le cahier des charges comporte l'enseignement, la recherche, le développement et les expertises au niveau national et international.

Le candidat doit être capable de s'intégrer au sein d'une petite équipe motivée, composée de deux professeurs et de vingt assistants scientifiques et techniques.

Ses domaines d'intérêt peuvent être divers (méthodologie, criminalistique chimique, armes à feu, drogues d'abus, écritures, signatures, documents, incendies, explosions, biologie judiciaire hormis la sérologie).

Les candidatures doivent parvenir, **avant le 15 juin 94**, au Doyen de la Faculté de droit, BFSH 1, 1015 Lausanne.

Renseignements auprès du prof. P. Margot, IPSC, place du Château 3, 1005 Lausanne.

Soucieuse de promouvoir l'accès des femmes à la carrière académique, l'Université encourage les candidatures féminines.